

LAUZON, Gilles, *Habitat ouvrier et révolution industrielle : le cas du village St-Augustin*. Montréal, Regroupement des chercheurs-chercheuses en histoire des travailleurs et travailleuses du Québec, coll. « Études et documents », no 2, 1989, xi-209 p.

Jean-Pierre Collin

Volume 43, numéro 3, hiver 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304820ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304820ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Collin, J.-P. (1990). Compte rendu de [LAUZON, Gilles, *Habitat ouvrier et révolution industrielle : le cas du village St-Augustin*. Montréal, Regroupement des chercheurs-chercheuses en histoire des travailleurs et travailleuses du Québec, coll. « Études et documents », no 2, 1989, xi-209 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 43(3), 412–415. <https://doi.org/10.7202/304820ar>

LAUZON, Gilles, *Habitat ouvrier et révolution industrielle: le cas du village St-Augustin*. Montréal, Regroupement des chercheurs-chercheuses en histoire des travailleurs et travailleuses du Québec, coll. «Études et documents», no 2, 1989. xi-209 p.

Dans la collection «Études et documents» du Regroupement des chercheurs-chercheuses en histoire des travailleurs et travailleuses du Québec (RCHTQ), Gilles Lauzon nous offre la version originale de son mémoire de maîtrise, déposé à l'Université du Québec à Montréal en décembre 1986. Ce mémoire que l'auteur définit lui-même comme «un essai en histoire sociale de l'habitation ouvrière», est innovateur. En effet, et c'est sûrement le principal intérêt de cette étude, Lauzon adopte un cadre d'analyse qui rompt avec le courant dominant, presque entièrement orienté vers la description, pour ne pas dire la dénonciation des mauvaises conditions de logement. Au lieu d'en faire a priori des victimes quasi résignées d'un système de production qui leur serait

totale­ment étranger, l'auteur examine les stratégies déployées par les ménages, les familles ouvrières pour se loger le plus adéquatement possible, malgré les fortes contraintes du «système». «Nous les verrons plutôt ici comme des gens en action, qui doivent composer avec des contraintes sévères.» (p. 1)

La classe ouvrière n'est pas, trop d'auteurs l'avaient oublié, un bloc homogène, pas plus d'ailleurs que toute autre classe sociale, quel que soit le critère central de définition que l'on donne à ce concept. Dans les années 1870, la classe ouvrière, dans un milieu comme le village Saint-Augustin, est composée de ruraux et de citadins; d'individus en mobilité forcée ou volontaire et de sédentaires; de gens qui ont encore un pied dans l'artisanat et de ceux qui appartiennent à la grande fabrique industrielle; de jeunes couples, de ménages au milieu de leur cycle de vie familiale et d'autres qui en sont à la fin... Conséquemment, les besoins en logement des noyaux familiaux ouvriers sont variés et, si leurs budgets sont serrés, ils ne manquent pas de se servir de toutes les opportunités du marché.

Cette perspective n'est pas nouvelle en soi. L'auteur fait expressément appel à un courant d'études anglo-saxon qui tente de renouveler les analyses des conditions du logement ouvrier. Pour la période récente, il ne manque pas non plus d'études sur la variété des stratégies résidentielles dont font usage les ménages «urbains», en banlieue comme au coeur des villes. Toutefois, l'approche de Lauzon tranche certainement avec les études historiques sur Montréal qui jusqu'ici ont mis l'accent sur la rareté des logements et sur les mauvaises conditions de ceux-ci et peu insisté sur le rôle actif des ménages.

Pour faire une telle histoire sociale de l'habitation ouvrière, Lauzon a choisi d'aller du spécifique — c'est-à-dire «un ensemble résidentiel relativement homogène» (p. 26) — au général. Il s'est donc taillé un objet d'analyse fort circonscrit dans l'espace et dans le temps. Cette approche a l'avantage de nous rendre sensibles aux variations locales qui sont pratiquement (forcément) absentes des analyses longitudinales ou des études statistiques portant sur toute la ville. Par ailleurs, comme nous le verrons, elle donne l'occasion d'effectuer un réexamen critique de sources statistiques qui nous paraissaient bien établies. Nous sommes donc conviés à une visite, maison par maison, du «village Saint-Augustin», soit un petit secteur couvrant une dizaine d'ilôts au caractère ouvrier très marqué à l'intérieur de Saint-Henri, «une vaste zone de banlieue en cours de construction», au sud-ouest de Montréal. Si, dans son analyse de ce milieu «à forte personnalité ouvrière», l'auteur considère parfois la période 1855-1881, le coeur de l'étude se restreint généralement au lustre 1871-1875.

L'ouvrage comprend cinq chapitres qui forment, en réalité, deux grandes parties. En amont de l'objet principal de l'étude, les trois premiers chapitres font le portrait socio-historique du village de Saint-Augustin. Le premier chapitre fait le tour des grandes composantes géographiques et historiques du village, dans le contexte plus large du développement de la banlieue au sud-ouest de Montréal, d'une part, et du processus d'industrialisation de Montréal, d'autre part. Éléments physiques, structure démographique, encadrement institutionnel, profil professionnel et lieux de travail des résidants sont tour à tour passés en revue.

Le deuxième chapitre est consacré à la question de la mobilité résidentielle vers et à partir du village de Saint-Augustin. Qui vient y habiter? Qui reste et qui part, après un séjour bref ou long? Lauzon s'intéresse en particulier à l'origine rurale ou urbaine, dérivée de l'étude détaillée des lieux de mariage des couples présents en 1871, et à la stabilité (ou instabilité) comparée de chacun de ces groupes.

Le chapitre 3, sur la structure des ménages, est notamment l'occasion d'un long développement méthodologique où Lauzon démontre, de manière convaincante, me semble-t-il, que la cohabitation forcée des familles ouvrières, si souvent dénoncée dans les travaux historiques consacrés directement ou incidemment aux conditions de logement des ouvriers montréalais, n'est peut-être souvent qu'une illusion attribuable à la faiblesse des instruments statistiques dont nous disposons. Bref, la cohabitation de noyaux familiaux distincts dans un même logement n'aurait pas été, comme l'a prétendu l'historiographie des dix dernières années, une règle de la vie courante en milieu ouvrier à Montréal, mais un phénomène plutôt marginal. Au village Saint-Augustin, dans la décennie 1870, cela est en tout cas un fait établi. «La confrontation de sources différentes et changeantes permet de conclure à coup sûr que les familles ouvrières de Saint-Augustin, et sans doute aussi celles de Montréal, partagent très rarement des logements entre noyaux familiaux distincts.» (p. 100)

Avec les deux derniers chapitres, nous entrons dans le cœur de la thèse, c'est-à-dire dans la question du logement. Lauzon insiste sur les marges de manoeuvre limitées mais bien réelles dont bénéficient les familles ouvrières étudiées, entre 1871 et 1875. «Il en ressort que ces familles ne sont pas prostrées; elles agissent. Elles achètent, construisent, empruntent, déménagent, changent de travail, partent, repartent. Chaque geste est pesé, calculé.» (p. 193)

Il existe deux «moyens de se loger»: la propriété (chapitre 4) et la location (chapitre 5). Tirant profit de règles de la construction peu contraignantes et de la faiblesse des charges locales (les services municipaux étant réduits à leur plus simple expression), une minorité accède à la propriété. Cette accession à la propriété s'inscrit dans un processus de développement organique qu'on a retrouvé ailleurs; ce processus s'est répété, à chaque décennie, à la frange de la zone urbanisée: «une vieille stratégie qui consiste à bâtir d'abord une petite maison provisoire en attendant de pouvoir construire plus grand.» (p. 189) Bien sûr, cette stratégie a toujours un caractère temporaire. À Saint-Augustin, c'est dans la décennie 1870 que le marché de la propriété s'est nettement durci et qu'une majorité, toujours plus grande, de la population ouvrière n'avait plus accès qu'à la location comme moyen de se loger.

Mais la location, souligne Lauzon fort à propos, n'est pas un strict état de dépendance. Au contraire, l'analyse fine du comportement des ménages fait ressortir jusqu'à quel point «la location constitue un moyen d'ajustement souple et efficace, qui permet d'appliquer des décisions à court terme, en fonction des besoins du moment, et de sa situation financière du moment» (p. 184). En particulier, même en milieu ouvrier, l'évolution de la situation de logement est en rapport étroit et dynamique avec le cycle de la vie familiale des ménages, une variable que les analyses à partir des données agrégées laissent trop souvent dans l'ombre.

Pour terminer, il faut souligner la qualité du support cartographique. Cependant, il faut en contrepartie déplorer la qualité médiocre de reproduction des photographies. Espérons que les artisans de cette collection feront à l'avenir appel à des procédés de reproduction qui assurent un meilleur résultat sur ce plan.

*INRS-Urbanisation*

JEAN-PIERRE COLLIN